

# MERCI MON CHIEN



• V I N C E N T   L A B A U M E   •  
• C H A R L E S   D R E Y F U S   •  
• O L I V I E R   B L A N C K A R T   •  
• M A D E   I N   E R I C   •  
• A R N A U D   L A B E L L E - R O J O U X   •

---

NEW LOQUES

# MONDRIAN S'APPELLE REVIENT



Il saignait. Je ne comprenais pas trop bien pourquoi, mais il saignait beaucoup. Je veux dire, je percevais bien les causes directes – toutes ces blessures, si on pouvait encore appeler ça des blessures, plutôt d’horribles plaies – mais je ne saisisais pas les circonstances.

Celui qui saignait, tout affalé sur cet amas de pierres grises du bord du chemin s’appelait Jean-Christophe Durex et il avait débarqué chez moi, dans le sud de la France, quelques heures plus tôt. Visite inopinée. Par commodité, on le présentait généralement comme “critique d’art”, mais en réalité, ce type avait pratiquement tout été dans le milieu de l’art contemporain, il y avait presque tout fait, ou, pour dire plus exactement, il y avait tout fait *presque* : chargé de mission au ministère de la Culture, fonctionnaire, critique, commissaire d’expositions un peu partout, assistant de la galerie Jasmine Sucker, auditeur – très libre, et seulement durant deux trimestres – à l’Ecole du Louvre, chef de projet pour un centre d’art en Lozère jamais construit, gagne-petit dans dix revues d’art fauchées et rédacteur en chef dans une – viré après trois numéros, directeur d’un FRAC (Fonds Régional d’Art Contemporain, un machin sensé acheter de l’art contemporain dans les provinces avec du fric public) où il fut accusé d’avoir touché un peu et dîné

beaucoup, artiste aussi – pendant deux ans qu’il traîna à l’école des beaux-arts, assez alcoolique d’ailleurs. Il avait aussi fait mine “d’ouvrir un lieu” à Paris, soi-disant financé en sous-main à ce qu’il avait prétendu alors, par les capitaux d’une grosse galerie de la place, avant de se gameller, plein de dettes, au bout de six mois, juste le temps quand même, de monter une exposition réussie (la seule peut-être) de la sculpteuse tout-terrain Grotha Pulmann qui, du coup, lui entrouvrit, en plus de ses cuisses, quelques portes qui lui furent bien utiles par la suite. C’est dire qu’il les utilisa : Durex était toujours candidat à tout.

Je ne voyais pas bien ce qui avait pu se passer, je m’étais vraiment absenté très peu. En sortant dans le village, j’avais laissé comme d’habitude la porte de la maison ouverte, mais cette fois-ci, avec le nouvel ordinateur que je venais d’acheter, je m’étais ravisé et vite fait j’étais retourné seul pour fermer à clefs : “Attends-moi là, avais-je dit à Durex, je cours, je reviens, admire la falaise, j’en ai pour cinq minutes.” Ça, pour admirer, il avait dû admirer quelque chose ! Mais comme spectacle, là devant moi, c’était plus vraiment du Caspar David Friedrich.

Comme on avait pas mal picolé – on venait juste de déjeuner –, j’étais un peu bourré et Durex aussi. Petit côtes-du-luberon de derrière les fagots. Et très chaud par-dessus. Cagnard du mois d’août. Tout à ses vapeurs digestives, Durex s’était bien sûr rappelé – il avait toujours à raconter une anecdote qui le concernait – la canicule de 1976. Cet été-là il avait séjourné dans la région, chez l’ex-rédacteur en chef d’Artforum qui avait alors une maison pas loin d’ici. Deux semaines de vacances avec des anciens potes à Robert Smithson. Tous les jours ils allaient en bande se baigner dans le trou profond d’une ancienne carrière d’ocre à ciel ouvert envahie par l’eau, il s’était demandé si l’endroit existait toujours, et à moi, si je le connaissais. On pouvait y nager dans des galeries de mines aux trois-quart inondées, où l’eau devenait phosphorescente à mesure qu’on progressait en nageant vers l’obscurité. Comme il y avait eu paraît-il, les années précédentes, des disparitions par noyade, ils avaient appelé le trou “The Heizer of no return”. Ah ah ah ! “Toute une époque ! avait dit Durex, on était jeunes.”

Lui-même, Durex, paraissait avoir entre vingt-huit et cinquante ans. Variable. Ça dépendait des périodes qu’il traversait en général et des choses toxiques – êtres ou substances – qu’il s’était enfilées la veille en particulier. Mais pour son âge précisément, c’était mystère.

D’aucuns prétendaient qu’il n’avait pas encore trente ans mais qu’il avait démarré précoce, à douze ans et demi, en interviewant Vasarely de qui il avait obtenu, par courrier, un rendez-vous en se faisant passer pour le critique d’art d’une petite revue littéraire belge, tandis que d’autres soutenaient qu’il avait facilement ses quarante-huit ans bien tapés mais qu’il avait démarré pré-

coce, à douze ans et demi, comme giton d’un photographe du milieu de l’art avec qui on le voyait toujours dans les années soixante, à l’époque des vernis-sages branchés de la galerie Iris Clert.

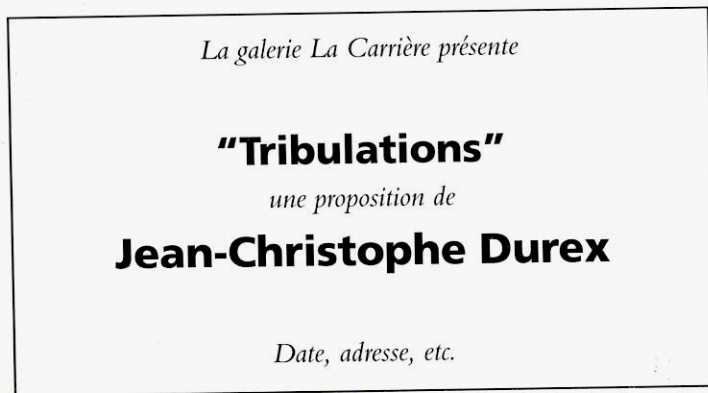
Il était minus, ce qui l’avait toujours assez complexé. Car il y a deux catégories de petits : les petits qui se faufilent et les petits qui se dressent sur les ergots et lui, c’était le deuxième cas. Dressé dressé ! Napoléon de vernis-sages ! Même, à force de se raidir la nuque vers l’arrière pour se donner son air plus grand-hautain, il s’était chopé à un moment des hernies discales qu’on avait dû opérer. Ça s’était soldé assez bénin en fin de compte.

Mais ce coup-ci, au bord du chemin, c’était carrément la totale. Un vrai cas de médecine de guerre. Tentative d’exercèze générale. Pas croyable et il bougeait encore. Ou plutôt, il tremblait. En état de choc. Enormément. Toute la carcasse. Quasiment des spasmes. Il était très humide et même glacé malgré la grosse chaleur. Avec des gargouillements saccadés de respiration qui s’exprimaient on ne voyait pas très précisément par quelles issues. Collant soufflet imbibé clapotant. Et il y avait aussi de grosses taches de lumière très scintillantes qui venaient de son ventre qui était tout ouvert net de bas en haut. Deux grosses lèvres barbouillées de rouge. Tout sortait. Le liquide, les intestins gris nacrés, l’estomac percé, artère mésentérique sectionnée giclotant par saccade : encore plus de sang. Hémopéritoine, c’était peu dire. En touchant, ça faisait des spasmes encore plus forts, comme de vomir. Mais encore aurait-il fallu que l’estomac... Sa bouche qui était broyée et son nez, presque entièrement arraché du visage, étaient remplis de petits cailloux gris collants par le sang et la gerbe mêlés à des lambeaux translucides déchiquetés bizarres, comme des espèces de bouts de caoutchouc fin éclatés, mais on ne pouvait pas bien savoir ni rien enlever non plus car tout était trop mélangé. Des cailloux, des caillots, des morceaux de Durex, et l’odeur, l’odeur forte fade-acide de gerbe et de sang. Rien à faire. Je décidai de ne rien faire. Au stade où en étaient les choses, de toute façon, il n’était sûrement pas en état de m’en vouloir... Et puis si ça se trouve, il ne me voyait peut-être même pas du tout, car la partie de ce qui lui restait de visage était tordue vers le sol et appuyait tailladée contre les caillasses tranchantes du talus tandis que son autre œil, celui vers le haut, avait été arraché de l’orbite, et écrasé juste à côté. Un litchi. Presque du chien andalou. Les deux jambes aussi étaient salement brisées et restaient écrasées sous deux grosses pierres en calcaire gris (bédoulien de faciès urgonien – calcaire bioclastique, genoux éclatés) d’au moins quarante kilos chacune. On aurait dit un Paul-Armand Gette encastré dans un Hermann Nietzsche. Gette sur Nietzsche ! Une sorte de méta-Lavier !

Vu l’état, je me dis qu’il ne s’en irait sûrement pas. Bonne idée. Peut-être que c’était le moment unique, bien obligé d’écouter, pour lui parler de mon travail.

“Alors tu as vu ma dernière expo ? Qu’est ce que tu en as pensé ?”

C'était presque toujours de cette façon qu'il vous abordait, Durex. *Mon expo* – la dernière exposition qu'il avait organisée –, *mes artistes* – tous ses petits protégés dont il prétendait faire des stars... Difficile de savoir au juste s'il se prenait pour un artiste, pour un maquignon ou pour un mac tout court. Il avait même poussé le culot jusqu'à monter des expos collectives à l'affiche des quelles son nom à lui apparaissait en gros, mais pas ceux des artistes. Sur les cartons d'invitation, ça donnait un truc du genre :



Sur place, les œuvres de quarante artistes différents avaient été mixées dans le projet curatorial-critique du concepteur Durex. Objectif atteint : on ne voyait plus rien, à part Durex lui-même. Plusieurs fois aussi on l'avait vu menacer des artistes furieux qui râlaient contre lui pour des histoires de photos de leurs œuvres publiées à tort et à travers dans certains de ses articles : "Pauvre con minable ! Je te casserai ! Grillé partout ! Baisée ta carrière !" s'emportait-il alors. Durex. Banal. Lui, évidemment, avec sa longue expérience, savait bien mieux que les artistes eux-mêmes où se nichait la qualité dans leurs œuvres. Ça lui donnait quand même certains droits, non ? D'ailleurs combien d'accrochages, hein ? Combien d'accrochages d'expos personnelles qui promettaient d'être d'obscurs naufrages n'avaient-ils pas été sauvés *in-extremis* grâce à son intervention à lui, Durex ? "Laisse-moi faire, disait-il alors au pauvre artiste, qui, sur le coup des minuit, la veille de l'exposition, était rendu au comble de l'égarément (le moment que Durex préférait), laisse-moi faire, tu vas voir, je connais les pièges de ce lieu par cœur."

Un peu après le début des années quatre-vingt-dix cependant, on l'avait vu plus ou moins errer. Pendant un certain temps il n'eut plus d'activité précise. C'était à l'époque qui préluda au désengagement – progressif mais bien programmé – de l'Etat dans l'art contemporain : il fallait avouer

qu'il y avait eu quelques bonnes raisons. Pauvre Etat ! Toute une politique à coups de milliards pendant des années en pure perte ! Des tonnes d'emmerdements et pas de retour sur investissement. Zéro résultat ! Pas de marché solide, pas de stars internationales, même pas merci ! Rien ! Que des infrastructures vides d'un côté, et un sous-peuple d'insatiables biberonneurs de subventions de l'autre. Dans d'autres secteurs culturels comme le théâtre, le cinéma ou l'édition, au moins... Alors retour à l'ordre pour tout le monde. Les artistes au RMI et les conservateurs diplômés aux affaires. Quant aux Durex... Les aristos-chiens de la direction des Musées de France qui avaient pendant quelques années fait semblant de tolérer silencieusement ce petit bubon administratif qu'on nommait "délégation aux Arts plastiques" se pourléchaient déjà les babines. Par ici le pognon !

Oh ! ce n'était pas pour quelques pauvres dizaines de millions de plus, puisque de toute façon, presque tout déjà, c'est-à-dire ce qui n'était pas d'emblée englouti par les Musées nationaux, allait aux Monuments historiques ou aux Grands Travaux du Président – "mais enfin vous comprenez, cher ami, cet *art contemporain*, dont ils se gobergent, ça n'est tout de même pas bien sérieux", entendait-on dans les antichambres feutrées des ministères et les séminaires chics sur l'Abstraction à la Maison des sciences de l'homme. D'ailleurs tout le monde, y compris *au plus haut niveau*, semblait désormais bien d'accord là-dessus : tout au plus de quoi rire un peu. Il paraît que lorsqu'il voulait se distraire avec ses amis, le président de la République invitait à dîner à l'Elysée Daniel Buren à qui il faisait invariablement la même proposition :

"Allons, Buren, de l'audace ! Un beau monument pour Philippe Pétain ! Une grande commande publique qui établirait pour la postérité la gloire du vainqueur de la bataille de Verdun. Et puis songez : les déchirures dans le tissu de l'Histoire, les impérieuses injonctions du redéploiement dialectique. Le destin tragique. C'est du sur mesure pour vous ça ! Ça ne peut être *que* vous. Il n'y a que vous ! Acceptez, croyez-moi : l'apothéose d'une carrière !" Et personne à cet instant, ne savait au juste si le Président parlait de la sienne, de celle du Maréchal, ou de celle de Buren, mais il poursuivait doucement :

"Naturellement, si vous acceptiez, nous veillerions à faire en sorte que vous soyez récompensé comme il convient. On ne peut tout de même pas laisser à vau-l'eau cette prestigieuse Villa Médicis à Rome entre les mains malveillantes de vieux académiciens corrompus et d'historiens de l'art rancis, qu'en dites-vous ?"

Et Buren, tout aussi invariablement, tassé sur sa chaise et le nez trempant quasi au fond de l'assiette, bavotait presque inaudible :

"Je..., ça demande réflexion, monsieur le Président.

– Naturellement, monsieur l'artiste conceptuel, naturellement, réfléchissez", chuintait alors le Président.

Gloussissements étouffés des autres convives qui jouissaient par en-dessous de la petite scène rituelle.

“Et, ajoutait fielleusement l'historien de droite Crevaroli, qui, ayant assisté à l'un de ces dîners, en avait évidemment répandu l'anecdote dans le Tout-Paris avec la gourmandise maniérée d'un chroniqueur gastronomique de Valeurs Actuelles qui se serait pris pour Brillat-Savarin, une fois Buren parti, le Président a dit devant nous : “Ce pauvre Buren, maintenant qu'il a décoré la buvette au musée du Louvre, peut-être serait-il temps de songer à lui confier la rénovation des toilettes de l'Élysée ?”

En vérité, la stratégie d'anéantissement des types s'était révélée parfaite. Dès leurs premiers hullulements, au début des années quatre-vingt, après l'arrivée de la gauche au pouvoir, on avait laissé sortir du bois toutes les vieilles chouettes d'avant-garde. Enfin, on allait sentir le changement ! Et on leur avait tout de suite servi commande sur commande. Ivresse. Et au première blockhaus qu'on avait dressé sur la route pour les arrêter en leur faisant croire que c'était le socle destiné à boulonner leur gloire sur l'Olympe de l'histoire de l'art, ils s'étaient furieusement précipités dans le mur pour s'y écraser, avec la stupidité morte et aveugle de mannequins de krach-test. Sauf que là, on avait même pas eu besoin d'appuyer sur un bouton. Ils étaient vraiment allés se cramer tout seuls. Une méga-panurgerie.

C'est vers cette époque incertaine et roussie qu'il aurait fallu que Durex se trouve la femme friquée qui l'aurait sorti de la mouise où il se trouvait. Une blonde avec des bracelets qui tintent aux poignets et une Golf décapotable automatique, qui aurait collectionné les œuvres grâce à l'argent que papa gagnait dans l'immobilier, le transport maritime off-shore ou le blanchiment d'argent sale. Mais Durex avait loupé ce coche-là aussi.

Il était bisexuel, et, comme presque toujours dans ces cas-là, principalement porté sur les mecs. Ça se savait bien un peu. Mais ça n'était pas le problème. Et de toute façon, il est probable que Carla – elle se serait appelée Carla – aurait aussi été un peu lesbienne à ses heures vagues. Le vrai problème, c'était que Durex était un personnage plus glauque que trouble, et que pour faire un gendre possible dans ce milieu-là, c'était l'inverse qu'il aurait fallu. Pas la maille en quelque sorte. Alors après quelques essais, on l'avait rejeté à la rivière, ou, plus exactement, au ruisseau. De cet échec discret qui confirmait un peu plus sa médiocrité personnelle, il avait gardé une certaine blessure intime. Et de l'amertume aussi. Car son ami, son bon ami François-Alain Gonflan-Lamotte, qui, au départ, devait l'aider dans ses recherches de la femme idoine, s'était tellement bien débrouillé que, l'ayant trouvée, il avait finalement décidé de garder pour lui celle qu'il avait un moment envisagé de proposer à Durex. Il l'avait rapidement épousée et était alors devenu riche en achetant de l'art contemporain pour le compte de son

beau-père et en organisant, dans des musées qui n'avaient rien à lui refuser (Gonflan-Lamotte, qui était philosophe de formation, passait pour un esprit brillant car il était capable, dans n'importe quel article de deux pages, d'aligner au moins quarante citations pour étayer n'importe quel propos), des expositions qui, sous des prétextes historiques divers ou les postulats intellectuels les plus fumeux, n'avaient en réalité d'autre but que de faire monter la cote des œuvres exposées, dont la majorité, la plupart du temps, appartenaient en sous-main à la famille de sa femme.

Durex se réfugia alors dans le travail.

Enfermé dans son minuscule studio sous les toits de la rue Saint-Martin, rempli jusqu'au plafond de livres et de linge sale, il recevait les visiteurs assis sur le rebord de son lit qui, de la sorte, servait à la fois de banquette, de table de travail et éventuellement de foutoir. Pour subsister, il devint un tâcheron de l'introduction, un marathonnier de la préface, un stakhanoviste de la présentation, un mercenaire de la plaquette. Plus rien de ce qui relevait de la prose pour catalogues d'artistes ne lui fut étranger. Spécialiste du genre. Et pas embêtant avec ça. Il faisait ce qu'on demandait. Ton, angle d'attaque du sujet, longueur, le client était roi. C'était tant du feuillet rendu, point.

En plus, il avait adopté un système qui lui facilitait bien la tâche. Quelque soit l'artiste ou l'œuvre traités, il citait toujours à l'appui de son texte les mêmes auteurs : Baudrillard, Virilio, Lipovetsky, Maffesoli, plus parfois un ou deux autres pour faire semblant de varier. Ça faisait intello et branché pour pas cher. Et ça plaisait au client. Certaines fois, quand il se sentait de plume, il se risquait timidement jusqu'à la source. Il tentait une citation de Debord ou de Vaneigem. Mais c'était juste comme ça. Pour se faire peur. Vraiment trop anar pour lui, et on parlait même pas de Derrida : définitivement hors de portée.

Il se refit de la sorte une petite réputation de pèlerin de l'art contemporain, et surtout, une solide clientèle d'obligés, tant parmi les dizaines de jeunes artistes ringards qui, s'imaginant avoir été extraits de leur obscure insignifiance par la grâce du petit texte que Durex leur avait bâclé, pensaient devoir lui vouer une reconnaissance de bronze, que parmi les jeunes marchands d'art aussi branchés que vénaux qui, en achetant Durex, croyaient avoir acquis pour leur galerie une légitimité intellectuelle dont ils affectaient de faire grand cas devant leurs interlocuteurs.

De ce fait, il fut bien difficile de lui refuser la direction d'un FRAC, le jour où un poste vacant fut à pourvoir alors qu'aucun autre candidat plus solide que Durex ne s'était manifesté.

Ce fut alors un festival fulgurant. Assez bref mais bien acrobate. En neuf mois, guère plus, il exécuta avec panache toutes les figures acrobatiques de la pouffasserie apparatchike politico-mondaine, déployant d'un seul coup dans le genre, tout un savoir-faire patiemment accumulé au cours des années. Croyant pouvoir manipuler à son profit les élus locaux qui étaient ses employeurs directs en flattant leurs turpitudes, il se laissa aussi bien ligoter par eux, s'imaginant ainsi lier son sort au leur et le leur au sien.

Son président et patron, un pédiatre élu local infatué, confiant dans son propre avenir ("dans deux ans, vous verrez, je serai ministre de la culture"), avait besoin d'augmenter sa surface politique. Les locaux somptueux du FRAC lui serviraient de plate-forme de lancement. A charge pour Durex de faire chauffer la machine. Il eut carte blanche pour organiser les expos les plus fastueuses. Plus c'était chic, plus on était certain d'attirer le monde qui compte. Et plus ça coûtait cher, plus ça rapportait d'argent. Le système était d'une simplicité primaire. Tout achat par le FRAC d'une œuvre à une galerie donnait lieu au reversement par la galerie de quinze pour cent du montant du prix de vente. En liquide naturellement. Facile. A cette époque, c'était le recyclage d'énormes quantités d'argent black qui posait un problème aux grosses galeries d'art, pas la pénurie. C'était Durex qui présidait aux transactions. Le pognon atterrissait dans la caisse noire du président allégée toutefois des dix pour cent que Durex prélevait pour lui-même au passage sur les sommes collectées. Entre eux, on aurait dit que c'était l'amour. Si le président n'avait pas été un impénitent queutard hétéro notoire, on aurait même pu croire des choses. Ils se fascinaient réciproquement, chacun incarnant ce que l'autre n'était pas. Le président avait l'aisance vulgaire du parrain enraciné dans ses terres, Durex l'arrogance rapide et brutale du petit intellectuel mondain. Tous deux avaient en commun, outre le goût du pouvoir, le mépris des autres contrarié par une volonté de séduire à tout prix.

Le FRAC vit bientôt exploser son budget de "transports et déplacement" et de "missions d'études". Des élections approchaient et il y avait tant de lieux à voir où se faire voir. Singulièrement aussi le poste "gardiennage" durant les grosses expos gonfla beaucoup. Il faut dire que certains soirs de vernissage, certains agents de gardiennage prenaient l'apparence de créatures pudiquement rebaptisées "hôtesse d'accueil" et qu'on aurait d'ailleurs été bien en peine de saisir en faute professionnelle tant on imaginait quels soins attentifs ces "gardiennes-là" devaient prodiguer personnellement aux bijoux de famille des hôtes de marque. Ces soirs-là, le bureau du président était d'ailleurs occupé en permanence. Ça défilait. Il faut avouer que cinquante mètres carrés de moquette profonde dans une salle lambrissée et pleine de miroirs et de canapés de laquelle on pouvait passer directement à une salle de bains de marbre de style 1920, en faisaient une des backrooms les plus luxueuses qu'on pouvait imaginer. Longtemps, le jeune peintre abstrait (39 ans) Jean-Bernard Bouclette – celui qu'avec sa tête de végétarien chauve,

on appelait "le moine triste" – garda le souvenir éblouissant de la révélation qu'il avait eue dans le bureau en question, un soir de fête, alors qu'il enculait une blonde stylée. Il n'avait jamais réussi à déterminer au juste, si c'était à cause de la ligne de cocaïne qu'il avait sniffé à même le dos de la fille ou du long doigt nerveux qu'une autre brunette lui avait en même temps enfilé dans cul par surprise, mais il avait joui comme jamais ! Ce qui, pour un peintre moyen dont la vocation consiste essentiellement à entretenir domestiquement la douleur qu'il éprouve à sa souffrance, demeurait une expérience relativement inouïe.

Evidemment c'est sur une histoire de cul que l'ascension de Durex achoppa. Il avait commis l'erreur de sauter son assistante suffisamment régulièrement pour qu'elle se mit à croire à une liaison durable. Et lorsque Durex cessa de lui prêter de l'attention, elle devient chiante, puis dépressive. Il essaya alors de la virer. Elle l'assigna aux prudhommes en même temps que parvinrent fortuitement sur le bureau du procureur de la République quelques documents très gênants concernant la gestion du FRAC. Une enquête judiciaire faillit être déclenchée. La presse fit des échos.

Rapidement cependant, l'affaire tourna court. Les prudhommes n'eurent même pas à se prononcer, l'assistante dépressive et qui donc – la malheureuse – mélangeait souvent l'alcool avec les tranquillisants, se planta en voiture dans un virage mouillé un soir de novembre. Si bien qu'elle ne sut jamais que son appartement avait été cambriolé le jour même. Quant au reste, il n'en résultait finalement qu'une simple enquête administrative. "On" déclara qu'il n'avait rien été trouvé de foncièrement irrégulier, hormis quelques "imprudences" relevées ici et là. On respirait. L'avenir politique du président ne serait pas stupidement oblitéré pour un malheureux faux Polke acheté au prix fort et une ou deux expositions ayant coûté un peu trop cher. Opportunément, celui à qui on avait peut-être été tenté un moment de faire jouer le rôle de principal responsable, Durex, démissionna de ses fonctions sans être autrement inquiété, et même avec des indemnités. Il disparut vers le nord de l'Europe. On crut savoir qu'il s'y livrait au courtage d'œuvres d'art moderne et contemporain. J'avais presque oublié jusqu'à son existence lorsque trois ans après, il déboula chez moi à l'improviste, à une heure où je ne pus guère faire autrement que de lui offrir de rester pour le déjeuner.

Je n'avais rien compris à ses explications confuses sur les raisons qui l'amenaient dans la région et où il était question de collectionneurs hollandais, et sa nervosité ne m'avait pas étonné : il avait toujours été comme ça. Entre les fadaïses qu'il pouvait débiter durant des heures et le souvenir du petit texte qu'il avait écrit sur mon travail, à l'époque où je débutais innocemment, nous avions trouvé de quoi meubler poliment la conversation. En le retrouvant bousillé comme ça sur le chemin, j'étais d'abord resté scot-

ché un long moment sans penser à chercher du secours. Trop fasciné sans doute par le spectacle rarissime d'un critique dont l'état semblait pour une fois correspondre à son titre !

On arriva, il mourut, on l'emmena. On m'embarqua. Je commençais par passer un sale quart d'heure entre les mains des gendarmes. Je ne dus mon salut qu'à la découverte quelques heures plus tard d'un autre carnage dans une villa de la plaine où l'on avait retrouvé aussi des affaires à Durex. Les causes exactes n'étaient pas entièrement élucidées mais il semblait, qu'à la suite d'un différend portant sur un trafic de faux Mondrian dans lequel il s'était fait blouser, Durex avait expéditivement choisi de se rembourser de ce qu'on lui devait en se tirant avec des diamants appartenant au trafiquant hollandais qu'il avait salement amoché au passage et en tuant deux de ses sbires. Mais apparemment, d'autres sbires, que Durex n'avait pas flairés, l'avaient retrouvé et avaient réussi à le choper sur le chemin de cailloux gris dans le laps de temps où je m'étais éclipsé. Je l'avais échappé belle, c'est sûr. Les types avaient dû vouloir lui faire avouer où étaient les diamants, mais quand Durex avait fini par leur dire qu'ils étaient enfermés dans deux épaisseurs de capotes qu'il avait avalées, il était trop tard. Les types l'avaient déjà tellement cogné que les capotes avaient explosé à l'intérieur de l'estomac et qu'il avait commencé à dégueuler des diams. Les types n'avaient alors pas hésité et l'avaient ouvert comme un cochon pour récupérer les pierres. Ils semblait, vu qu'on avait retrouvé quelques cailloux scintillants oubliés dans Durex, qu'ils avaient été interrompus prématurément dans leur besogne.

Evidemment, le temps que "nos amis les bêtes" s'aperçoivent que je n'étais pas le boucher à qui ils en voulaient, les zigouilleurs de Durex avaient eu tout le temps de disparaître.

On était mi-octobre. La température avait bien redescendu. Je venais juste de rentrer de New York où j'étais allé passer deux mois pour me changer les idées et échapper à la curiosité des cons. Et puis là-bas au moins, la violence s'accordait avec le paysage. C'était déjà ça. Je reçus un coup de téléphone de Walter Dolorosa du ministère de la Culture. Egalement poète et critique d'art à ses heures comme de bien entendu, Dolorosa était de plus légataire universel et exécuteur testamentaire de Durex m'apprit-il. Il était en train d'établir l'édition complète des écrits critiques de Durex et me demandait, vu que Durex avait écrit sur moi par le passé et que j'étais par ailleurs la dernière personne à lui avoir parlé, si je voulais bien accepter de rédiger une préface-hommage pour son bouquin.

Je l'envoyai se faire foutre !

• • •



*"Do you love me ?"*  
1992-1994